



HAL
open science

Compte-rendu de: Philippa M. Steele (éd.), Syllabic Writing on Cyprus and its Context, Cambridge 2013 et Philippa M. Steele, A Linguistic History of Ancient Cyprus, Cambridge 2013

Anna Cannavò

► **To cite this version:**

Anna Cannavò. Compte-rendu de: Philippa M. Steele (éd.), Syllabic Writing on Cyprus and its Context, Cambridge 2013 et Philippa M. Steele, A Linguistic History of Ancient Cyprus, Cambridge 2013. Cahiers du Centre d'Etudes Chypriotes, 2013, pp.559 - 566. hal-01876077

HAL Id: hal-01876077

<https://hal.science/hal-01876077>

Submitted on 18 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

4. Philippa M. STEELE (éd.), *Syllabic Writing on Cyprus and its Context*, Cambridge University Press, Cambridge, 2013 (Cambridge Classical Studies), XVIII + 191 p., index. ISBN 978-1-107-02671-1

Philippa M. STEELE, *A Linguistic History of Ancient Cyprus. The Non-Greek Languages, and their Relations with Greek, c. 1600-300 BC*, Cambridge University Press, Cambridge, 2013 (Cambridge Classical Studies), XX + 279 p., index. ISBN 978-1-107-04286-5

Ces dernières années ont été particulièrement riches en ouvrages et projets dans le domaine de l'épigraphie chypriote. Les écritures du deuxième millénaire (qu'on réunit sous le nom de « chyro-minoen » : on reviendra sur les questions de terminologie) ont fait l'objet d'un premier corpus de la part de Jean Pierre Olivier, en 2007 ¹, et d'une étude approfondie accompagnée d'un nouveau corpus par Silvia Ferrara, en 2012-2013 ². En même temps, les écritures du premier millénaire (le « chyro-syllabique » et le phénicien) connaissent un regain d'intérêt. La publication en 2010 par Markus Egetmeyer d'une grammaire du chypriote, avec un recueil des toutes les inscriptions chyro-syllabiques connues ³, a mis en évidence d'un côté le grand nombre de nouvelles découvertes qui ont été faites depuis la publication de la deuxième édition, en 1983, de l'ouvrage fondateur d'Olivier Masson ⁴, d'un autre côté le besoin grandissant de nouvelles éditions et analyses pour tous ces documents. On attend avec impatience les nouvelles éditions (avec des nombreux documents inédits) qui seront proposées dans le cadre des *Inscriptiones Graecae*, vol. XV, consacré aux inscriptions chypriotes syllabiques : Markus Egetmeyer, Artemis Karnava et Massimo Perna travaillent actuellement au premier tome, qui rassemblera les inscriptions des régions de

Marion, Kourion et Amathonte ⁵. Pour des nouvelles analyses, en revanche, il faudra encore patienter, puisque le standard des *IG* ne prévoit qu'un commentaire assez succinct en latin. En ce qui concerne l'épigraphie phénicienne de Chypre, après la publication par M. Yon du recueil des inscriptions de Kition (avec d'importants commentaires de Maria Giulia Amadasi et Maurice Szyner) ⁶, il nous tarde de voir paraître l'édition, par Maria Giulia Amadasi, des archives administratives du palais d'Idalion (en cours d'étude). Le projet d'un recueil complet des inscriptions phéniciennes de Chypre (autrefois annoncé par O. Masson et M. Szyner) n'a pas encore trouvé en revanche de nouveaux porteurs.

Dans ce cadre bouillonnant, Philippa M. Steele apporte sa contribution avec deux ouvrages, parus à Cambridge en 2013 dans la même collection et très similaires tant par leur taille que leur maquette. Le premier paru, *Syllabic Writing on Cyprus and its Context*, est à vrai dire un volume collectif, dont P.M. Steele est l'éditeur, qui rassemble les contributions présentées lors d'un colloque à Cambridge en 2008 par sept spécialistes d'épigraphie et archéologie chypriotes des deuxième et premier millénaires : Jean-Pierre Olivier, Yves Duhoux, Silvia Ferrara, Susan Sherratt, Markus Egetmeyer, Maria Iacovou et Massimo Perna. Le second volume, *A Linguistic History of*

1. J.-P. Olivier, *Édition holistique des textes chyro-minoens*, Pise et Rome, 2007.

2. S. Ferrara, *Cypro-Minoan Inscriptions. Volume 1 : Analysis*, Oxford, 2012, et *Cypro-Minoan Inscriptions. Volume 2 : The Corpus*, Oxford, 2013.

3. M. Egetmeyer, *Le dialecte grec ancien de Chypre*, Berlin et New York, 2010.

4. O. Masson, *Les inscriptions chypriotes syllabiques. Recueil critique et commenté*, Études Chypriotes I, Paris 1961, 2^e éd. 1983 (= ICS²).

5. Voir en attendant M. Egetmeyer, A. Karnava et M. Perna, « Rapport 2006-2010 sur les écritures chypriotes syllabiques », dans P. Carlier et al. (éd.), *Études mycéniennes 2010*, Pise et Rome 2012, p. 23-40.

6. M. Yon, *Kition-Bamboula V. Kition dans les textes. Testimonia littéraires et épigraphiques et Corpus des inscriptions*, Paris, 2004.

Ancient Cyprus, constitue la publication de la thèse de doctorat de l'auteure.

Le rapprochement des deux volumes permet de mieux en saisir les points forts et les faiblesses. On part d'un constat : P.M. Steele a un intérêt plus développé pour le deuxième millénaire et, lorsqu'elle s'occupe du premier, elle est particulièrement à l'aise avec l'étychypriote, qui évoque pour plusieurs raisons la situation linguistique du deuxième millénaire (à commencer par le fait d'être indéchiffré). Le tableau qui ressort des deux ouvrages est donc particulièrement complet en ce qui concerne le chyro-minoen, tandis qu'il n'approfondit pas plusieurs questions importantes concernant les syllabaires chypriotes du premier millénaire, et soulève par ailleurs fortement la question de la pertinence du phénicien dans ce cadre (on reviendra sur ce point).

Le volume collectif *Syllabic Writing on Cyprus and its Context* s'ouvre, après une introduction de P.M. Steele (p. 1-6), sur le chapitre « The development of Cypriot syllabaries, from Enkomi to Kafizin », par Jean-Pierre Olivier (p. 7-26). La contribution de J.-P. Olivier constitue une anticipation de la section sur les syllabaires chypriotes rédigée par le même auteur pour la troisième édition de *Documents in Mycenaean Greek* (John Killen et Anna Morpurgo Davies éd.), à paraître. Il présente une mise au point sur l'évolution des syllabaires chypriotes, depuis leur origine autour du milieu du deuxième millénaire jusqu'à leur phase ultime, qui est représentée par le lot d'inscriptions de Kafizin. Les sceaux de Nea Paphos, considérés depuis leur publication par I. Nicolaou⁷ comme l'attestation la plus récente de l'emploi du syllabaire chypriote, un siècle au moins après Kafizin (datation comprise entre le milieu du II^e et la fin du I^{er} s. av. J.-C.), sont exclus du tableau parce que ce qu'ils apportent ne serait que « residual traces of writing, stamped with old seals inscribed in the "common" syllabary, which probably nobody could read

any more at the time » (p. 23)⁸. Toutefois, la nouvelle étude des inscriptions de Kafizin par Sidonie Lejeune, qui baisse la chronologie de cet ensemble au premier quart du II^e s. (183-177 av. J.-C.)⁹ et montre donc que le syllabaire était encore utilisé à cette époque, permet de discuter la validité de cette position. L'étude de J.-P. Olivier, riche en données et tableaux, permet de faire le point sur les débats en cours tant en ce qui concerne le chyro-minoen (par exemple, la question de son origine, ou du nombre de langues et d'écritures qu'on rassemble sous cette dénomination), qu'en ce qui concerne le chyro-syllabique, avec une mise au point sur le célèbre *obelos* d'Opheltas, reprise de façon plus approfondie dans la contribution de Markus Egetmeyer (p. 107-131). Tout en considérant comme certaine l'origine crétoise du chyro-minoen (mise en évidence grâce à l'analyse du document *HoChyMin* #001¹⁰, que J.-P. Olivier classe en dehors des trois syllabaires chyro-minoens identifiés par E. Masson : p. 8-9 et fig. 1), J.-P. Olivier préfère adopter (même si c'est de manière non systématique) la dénomination « syllabaires chypriotes du deuxième millénaire » (« second-millennium Cypriot syllabaries ») pour indiquer les écritures normalement appelées « chyro-minoennes », tout comme il désigne comme « syllabaires chypriotes du premier millénaire » (« first-millennium Cypriot syllabaries ») les écritures habituellement rassemblées sous le nom de « chyro-syllabique », c'est à dire le

8. Cette observation rejoint celle que rapporte M. Egetmeyer dans *Le dialecte grec ancien de Chypre* (Berlin, 2010), p. 783 (n° 253) : « J.-P. Olivier (*comm. pers.*) remarque à propos de la datation des scellés qu'ils "ne peuvent avoir excédé, pour leur confection, la date d'utilisation du bureau où ils ont été employés, alors que les sceaux ont une durée de vie antérieure à leur utilisation pouvant être extrêmement longue" ».

9. S. Lejeune, « Le sanctuaire de Kafizin, nouvelles perspectives », *BCH* 136-137, 2012-2013, sous presse.

10. On adopte ce système, désormais standard, pour faire référence aux documents du corpus publié par J.-P. Olivier en 2007 (v. ci-dessus).

7. I. Michaelidou-Nikolaou, « Nouveaux documents pour le syllabaire chypriote », *BCH* 117, 1993, p. 343-347.

syllabaire commun et le syllabaire paphien (dont il essaie d'approfondir les rapports). De même, à la dénomination « étéochypriote » J.-P. Olivier préfère celle, plus neutre, de « langues non grecques » (« non-Greek languages »). La prolifération de dénominations alternatives pour ces trois entités (chypro-minoen, chypro-syllabique et étéochypriote) est un fait relativement récent dans la bibliographie et il ne cesse de faire débat, d'une manière peut-être même excessive. Les autres contributions de cet ouvrage apportent d'autres propositions et différentes positions sur ce sujet, commentées par ailleurs par P.M. Steele dans son introduction (p. 4-6).

Le deuxième chapitre, par Yves Duhoux, concerne exclusivement les écritures du deuxième millénaire : « Non-Greek languages of Ancient Cyprus and their scripts : Cypro-Minoan 1-3 » (p. 27-47). L'exposé, un peu aride pour les non-initiés, porte sur les trois syllabaires chypro-minoens, appelés (comme tout le monde continue de le faire malgré l'adoption, parfois, de dénominations globales alternatives) CM1, CM2 et CM3. Leurs caractéristiques et leurs rapports respectifs sont analysés à l'aide de statistiques et de dénombrements ; d'autres aspects, telle la question des langues transcrites par les CM1 et CM2 (que l'auteur estime être différentes), ou celle du classement du CM3 comme syllabaire à part (que l'auteur considère valable), sont aussi traitées. Aucune dénomination alternative n'est proposée pour le chypro-minoen, mais le chypro-syllabique se voit étiqueté comme « non-Cypro-Minoan Cypriot syllabaries (nCMCs) » ! La non-inclusion du très discuté *obelos* d'Opheltas dans le corpus chypro-minoen et son appartenance au groupe des « nCMCs » ne sont pas argumentées en détail dans cet article, mais on renvoie à une étude sous presse, qui a paru depuis ¹¹.

La contribution de Silvia Ferrara, « Writing in Cypro-Minoan : one script, too many ? » (p. 49-76), a encore comme objet le chypro-minoen, et se propose d'étudier la question

de l'existence de plusieurs syllabaires à partir d'une approche non pas paléographique, mais archéologique. Sa thèse est la suivante : la distinction des trois syllabaires chypro-minoens se fonde sur des distinctions paléographiques qui ne représenteraient en dernière analyse, au sein d'un unique syllabaire, que des variations déterminées par le contexte (chronologique, géographique) et par le support. Après avoir mis en lumière les incohérences et les problèmes que recouvre la répartition des textes chypro-minoens en quatre groupes (CM1-3 plus le CM archaïque, que J.-P. Olivier appelle CM0), S. Ferrara procède à une analyse minutieuse des interprétations envisageables pour rendre compte de la variété que documente le chypro-minoen. Sa conclusion est que « *it seems that calling on linguistic differentiation to explain or justify the attested presence of more than one Cypro-Minoan scripts, appears either uneconomical or logically unwarranted [...]* Our view is that there is no reason to assume that Cypro-Minoan was used to record more than one language, just as there is, arguably, little reason to assume that Cypro-Minoan was represented by more than one script » (p. 75). Cette thèse, que l'auteur développe avec bien plus de détails dans son ouvrage de 2012-2013 (voir ci-dessous), est incontestablement séduisante, et on attend avec impatience que les spécialistes des écritures chypriotes du deuxième millénaire prennent position à ce sujet.

Dans la dernière contribution qui concerne exclusivement le chypro-minoen, Susan Sherratt (« Late Cypriot writing in context », p. 77-105) se penche également sur les aspects contextuels de l'écriture chypriote, comme le fait S. Ferrara, mais son but n'est pas d'examiner ses caractères intrinsèques, mais d'éclairer la question de son origine. Sans nier la probabilité d'un rapport étroit avec le Linéaire A, S. Sherratt se pose la délicate question du contexte historique dans lequel ce rapport serait né. Avec l'élégance et la lucidité qui caractérisent tous ses textes, S. Sherratt brosse un tableau bien embrouillé, où le « *what we know that we do not know* » apparaît dans toute son ampleur. Sans donner de réponse définitive, elle avance l'hypothèse que

11. Y. Duhoux, « The most ancient Cypriot text written in Greek : the Opheltas' spit », *Kadmos* 51, 2012, p. 71-91.

l'Anatolie et le Levant des 3^e et 2^e millénaires ont joué un rôle clé qui ne leur est pas reconnu, à la fois à cause de notre ignorance (on sait notamment très peu de choses sur l'Anatolie aux hautes époques, et encore moins sur ses langues et ses écritures) et de nos préjugés culturels (« the heritage of a lingering Evansian Aegeo-centrism », p. 97). La dénomination « chyro-minoen » est donc vidée de son sens, et il faut préférer celle de « chypriote de l'âge du Bronze » (« Bronze Age Cypriot »), moins connotée.

Les contributions de S. Ferrara et de S. Sherratt illustrent bien la reprise et la remise en cause de certaines des bases (les plus fragiles) sur lesquelles se fonde l'étude du chyro-minoen depuis bien des décennies. Suivant immédiatement les articles de J.-P. Olivier et Y. Duhoux, elles semblent, tout en validant les importants progrès accomplis, en contester certaines conclusions, avec une approche qui se caractérise par son originalité dans ce domaine d'études. L'ensemble est cohérent, de multiples volets sont explorés et le lecteur y trouve son compte.

La contribution de Markus Egetmeyer, « From the Cyro-Minoan to the Cypro-Greek syllabaries : linguistic remarks on the script reform » (p. 107-131), met l'accent sur la phase fondamentale du passage entre un système d'écriture et un autre, en revenant donc longuement sur l'*obelos* d'Opheltas, mais aussi sur d'autres inscriptions syllabiques discutées. Cette nouvelle analyse permet de souligner un certain nombre de faits : l'existence d'une inscription chyro-minoenne transcrivant du grec (l'*obelos* d'Opheltas : à ce propos, M. Egetmeyer souligne que « *it seems oversceptical to doubt even the interpretation of 064-011-024-004-012 as /Op^heltaul* », p. 122) est tout à fait concevable, tout comme l'est l'existence d'inscriptions en chyro-syllabique transcrivant des langues non grecques ; la paléographie de l'*obelos* montre qu'il a été inscrit avant que se produise la séparation entre syllabaire commun et syllabaire paphien, ce dernier étant donc une innovation qui exprime, dès l'époque archaïque (le *terminus ante quem* étant l'inscription ICS² 18c, du VIII^e s.), « *the desire*

of the Paphians to distinguish themselves from the rest of Cyprus by their script » (p. 120) ; le contexte de la tombe dans laquelle l'*obelos* a été découvert, et notamment la présence d'autres inscriptions certainement chyro-minoennes, suggère l'appartenance de l'*obelos* à ce même groupe ; il est possible de supposer, sur la base de considérations linguistiques, une chronologie basse pour la réforme qui est à l'origine de l'invention du chyro-syllabique, ce qui ferait de l'*obelos* une sorte de fenêtre sur les prodromes de ce processus, lorsque les hellénophones de Chypre, avant de reprendre le chyro-minoen pour l'adapter à leur langue, essayaient tout simplement de l'utiliser en l'état dans ce même but. L'objectif de la réforme, c'est-à-dire l'adaptation du syllabaire chyro-minoen à la transcription de la langue grecque, justifie, selon M. Egetmeyer, la dénomination « chyro-grec » (« Cypro-Greek ») qu'il adopte pour désigner le chyro-syllabique.

Les deux dernières contributions, par Maria Iacovou et Massimo Perna, sont donc consacrées à ces syllabaires du premier millénaire qu'ils appellent, prudemment et simplement, sans prendre position, « syllabaire chypriote ». La texte de M. Iacovou, « The Cypriot syllabary as a royal signature : the political context of the syllabic script in the Iron Age » (p. 133-152), met l'accent sur le contexte (archéologique et politique) qui fait de l'écriture syllabique un élément étroitement lié d'un côté à la langue grecque, de l'autre côté à l'autorité royale. Même si certaines conclusions paraissent hâtives (il semble difficile affirmer, en l'état actuel de la documentation, que « *once regional authorities and the boundaries between them were eliminated, syllabic Eteocypriot and alphabetic Phoenician disappeared from the written record of Cyprus in no time* », p. 151), cet article met clairement en lumière le fait que le rapport complexe qui lie pouvoir politique, écriture, langue et ethnicité à Chypre est loin d'être simple, et soulève encore nombre de questions parmi lesquelles celle, juste effleurée à la fin du texte, des raisons de l'exception paphienne.

L'article de Massimo Perna, « Rethinking some alphabetic and syllabic Cypriot

inscriptions » (p. 153-160), en reprenant deux inscriptions chypriotes difficiles de la collection du Musée d'Antiquité de Turin (*ICS*² 460, et une inscription prétendue alphabétique mentionnée par Alessandro Palma di Cesnola dans *Salaminia* [1887, p. 166] et jamais plus publiée depuis), montre les progrès sensibles qu'il a été possible d'accomplir par le réexamen autoptique des documents chypriotes de cette collection. Le choix des deux textes relève d'un rapprochement subtil : l'inscription *ICS*² 460, considérée comme syllabique et « suspecte » par O. Masson, se révèle en effet être grecque alphabétique (avec des lettres cursives indiquant, peut-être, des chiffres), tandis qu'un examen attentif de l'inscription alphabétique d'A. Palma di Cesnola montre qu'il s'agit, en réalité, d'un document syllabique, en alphabet paphien archaïque, attestant un anthroponyme non grec. Le réexamen de toutes ces inscriptions est rendu possible par le projet de publication des *IG XV*, dont M. Perna illustre l'état d'avancement.

Sans rien enlever à la richesse des apports de cette deuxième partie de l'ouvrage, consacrée aux écritures de premier millénaire, il faut admettre qu'elle laisse bien des questions ouvertes : le rapport entre syllabaire commun et syllabaire paphien, à peine effleuré ; la relation entre les deux syllabaires paphiens (l'archaïque et le récent) ; les phases les plus récentes de l'écriture syllabique, les temps et les modalités de sa disparition. Il ne s'agit pas là exclusivement d'un choix éditorial : si l'on compare le nombre important d'études consacrés à l'*obelos* d'Opheltas depuis sa découverte avec la rareté des analyses du corpus de Kafizin et des sceaux de Nea Paphos, on constate un déséquilibre frappant dans la recherche scientifique sur les écritures chypriotes du premier millénaire. L'hellénisme, longtemps perçu comme une vague d'homogénéisation qui effaça du jour au lendemain toute originalité chypriote, ne connaît que depuis très récemment un regain d'intérêt, mais beaucoup reste à faire, particulièrement dans le domaine de l'épigraphie.

Le deuxième ouvrage objet de ce compte rendu, *A Linguistic History of Ancient Cyprus*, constitue en quelque sorte le complément du

précédent, dans la mesure où il y est moins question d'épigraphie que de linguistique. L'objet de l'étude, « the non-Greek languages and their relations with Greek, c. 1600-300 BC », limite l'analyse aux langues non grecques de Chypre, du Bronze Récent à la fin de l'époque classique. L'objectif est triple : en premier lieu, l'auteure propose un état de la question pour chaque langue, en évaluant la taille du corpus documentaire disponible et sa distribution géographique et chronologique ; en deuxième lieu, elle traite plus en détail un nombre limité de problèmes spécifiques à chacune des langues examinées ; en troisième lieu, elle analyse le contexte historique propre à chaque langue, et les phénomènes de contacts entre elles, ainsi qu'avec le grec. Les langues étudiées sont donc au nombre de trois : le chyro-minoen, l'éteo-chypriote et le phénicien, chacune faisant l'objet d'un chapitre, après une courte introduction (p. 1-8). On peut observer que, malgré les débats terminologiques dont fait état le volume collectif analysé ci-dessus, P.M. Steele choisit de se tenir à la terminologie traditionnelle : « *this terminology is far from ideal but has at least the advantages of brevity and tradition* » (p. 5). On partage son avis.

Le premier chapitre, sur le chyro-minoen (p. 9-97), répond dès le départ à la thèse de S. Ferrara, en établissant que « the Chyro-Minoan inscriptions cannot simply be studied together as though they all originate from a single population using a single version of the script and recording a single language » (p. 10). En effet, une analyse épigraphique détaillée met en lumière non seulement l'existence de difficultés et d'incertitudes dans l'établissement d'un (ou plusieurs) répertoire(s) de signes chyro-minoens, mais aussi la possibilité d'isoler plusieurs ensembles d'artefacts inscrits (la première inscription, classée comme CM0 par J.-P. Olivier ; les tablettes d'Enkomi, en CM2 ; les tablettes d'Ugarit, c'est-à-dire une partie seulement du corpus CM3 ; les inscriptions plus tardives de Palaepaphos, classées habituellement dans le groupe CM1 ; les cylindres en argile CM1 et les boules en argile CM1), qui montrent bien que les quatre groupes habituellement identifiés, CM0 à

3, présentent des incohérences qui rendent difficile l'établissement de tout classement. Si la thèse de S. Ferrara ouvre la perspective d'une cohérence possible au sein de la famille chypro-minoëne, l'analyse de P.M. Steele semble non seulement rétablir impitoyablement la nécessité d'une fragmentation, mais la pousser même au-delà de ce qui avait été jusqu'ici admis, en isolant des sous-ensembles, spécialement au sein des deux groupes CM1 et CM3. L'origine de l'écriture chypro-minoëne est ensuite analysée, avec des conclusions qui rejoignent l'étude de S. Sherratt : si une parenté avec le Linéaire A est certaine, la filiation directe semble improbable et difficile, sans qu'on puisse en dire beaucoup plus. Sur la base des rapprochements avec le Linéaire A, le Linéaire B et le chyprosyllabique (écritures certainement toutes liées, d'une manière ou d'une autre), il est possible par ailleurs d'identifier la valeur phonétique d'un certain nombre de signes.

L'analyse linguistique du chypro-minoëne vise à identifier ses traits lexicaux, syntactiques, morphologiques et phonologiques, ainsi qu'à isoler les possibles attestations de noms propres et à établir d'éventuelles parentés linguistiques. Plusieurs incertitudes rendent les résultats de cette analyse pour le moins hypothétiques (comme P.M. Steele le reconnaît elle-même) : la direction de l'écriture (dextroverse) ne peut être établie que pour un nombre limité de documents, et la possibilité reste ouverte qu'il y ait aussi des inscriptions sinistroverses et/ou boustrophédon. De manière plus générale, la fragmentation du corpus en trois ensembles (les groupes CM1, CM2 et CM3, que l'auteur continue à utiliser malgré les critiques sur leur cohérence qu'elle présente elle-même) rend d'autant plus difficile cette analyse, selon laquelle on ne peut pas dire avec certitude si à ces groupes correspondent ou non des langues différentes. Les critiques (légitimes) que P.M. Steele avance, au cours de son analyse, sur les conclusions parfois très fragiles des études d'E. Masson permettent du moins de mettre un peu d'ordre dans nos connaissances sur ce sujet.

L'étude « contextuelle » du chypro-minoëne consiste dans une évaluation rapide des connaissances archéologiques et historiques

dont on dispose pour Chypre à l'âge du Bronze Récent. Au delà d'une série d'observations très équilibrées qu'on ne peut pas ne pas partager (en particulier « *it is important to remember that it is difficult to trace something like ethnicity or linguistic diversity in the record of material culture* », p. 86), les conclusions restent (inévitavelmente) très vagues : « *The material record of Late Bronze Age Cyprus is emphatically not incompatible with the existence of multiple population groups on the island, perhaps speaking multiple languages [...] this could be reconcilable with the possibility that more than one language underlies the Cypro-Minoan inscriptions, but it cannot prove it* » (p. 86-87). L'examen pondéré de l'*obelos* d'Opheltas (encore !), qui clôt le chapitre, amène à des conclusions également très équilibrées : « *We may conclude on balance that the Opheltau inscription contains a Greek name with Greek inflection, but even so it is a chronologically isolated attestation of the Greek language and should be treated with caution [...] An argument composed of uncertain paleographical equivalences combined with what might be termed circumstantial evidence, and often questionable evidence at that, is not an ideal basis on which to build the history of the Greek language in Cyprus* » (p. 96-97).

Le deuxième chapitre est consacré à l'éteo-chypriote (p. 99-172). Ce terme, dans l'usage qu'en fait P.M. Steele, se réfère exclusivement à un nombre limité d'inscriptions non grecques qui constituent un ensemble cohérent, mais qui ne représentent pas la totalité des documents non grecs de Chypre. Le corpus ainsi établi inclut vingt-six textes, qui sont rassemblés et brièvement commentés. P.M. Steele rejoint, en ce qui concerne la chronologie et l'extension géographique de l'éteo-chypriote, les observations des derniers spécialistes qui se sont penchés sur ce sujet : l'éteo-chypriote n'est pas une anomalie linguistique limitée au IV^e s., mais il s'agit bien d'une langue attestée dès l'époque archaïque et jusqu'à la fin de la période classique, dans une région (le sud-ouest de l'île) dont l'extension se réduit au fil du temps, pour ne comprendre, à la fin, que la seule Amathonte. D'autre part, son rapport avec le chypro-minoëne

et, en général, avec la population préhellénique de l'île « *is only an assumption, and nothing more* » (p. 122). L'analyse linguistique permet de commenter et d'isoler un certain nombre de traits morphologiques et lexicaux, même s'ils sont très limités ; aucun ne permet d'établir des rapports assurés avec d'autres langues, que ce soit le hourrite (comme l'a proposé Thierry Petit)¹² ou une autre. L'étude contextuelle de l'éteochoyriote est limitée à la seule Amathonte, où cette langue est particulièrement bien attestée. Les données numismatiques et historiques rejoignent celles de l'onomastique : malgré la prépondérance indiscutable de la langue éteochoyriote dans l'épigraphie amathousienne, les anthroponymes sûrement indétectables sont tous grecs, ce qui témoigne d'une « *tradition of Greek onomastics among Eteochoyriot speakers* » (p. 164). L'étude détaillée de la célèbre bilingue / digraphe ICS² 196 confirme ces observations. Aucune mention ou analyse n'est faite du syllabaire qui sert à transcrire l'éteochoyriote : même si Markus Egetmeyer a désormais démontré qu'il n'y a pas lieu de parler de syllabaire éteochoyriote et que cette langue était bien transcrite à l'aide de l'écriture chypro-syllabique dans sa variété commune¹³, on se serait attendu à une mise au point, même rapide, sur cet aspect.

Le troisième chapitre est consacré au phénicien (p. 173-234). À la différence du chypro-minoen et de l'éteochoyriote, le phénicien est une langue bien connue et étudiée (même si P.M. Steele déplore, à juste titre, l'absence d'un corpus des inscriptions phéniciennes de Chypre). Ainsi, aucune analyse comparable à celles des chapitres précédents n'est proposée, mais seulement un état de la présence du phénicien à Chypre (en termes linguistiques et épigraphiques) et de ses rapports avec le grec. Seuls quelques documents

font l'objet d'une transcription et d'un court commentaire, notamment les inscriptions les plus anciennes et les plus récentes, ainsi que les bilingues. Plusieurs observations de P.M. Steele font preuve d'équilibre et de prudence dans l'évaluation des données, par exemple sur la présence phénicienne à Chypre : « *it is noteworthy [...] that the epigraphic record makes no mention of Phoenician administration on the island before the fifth century [...] other than the difficult Qartihadast text [...] However, this is not necessarily unexpected, given that sources pertaining to the earlier period are less abundant, and again we may conclude that absence of evidence is not evidence of absence* » (p. 181) ; ou encore, sur la disparition du phénicien : « *the common view that the Phoenician linguistic group disappeared following the symbolic burning of the temples of Kition in 312 would seem to be greatly oversimplified. The Phoenician language gradually becomes invisible in the extant epigraphic record, but there is no reason to assume that it did not continue to be spoken and written for some time following the Ptolemaic takeover* » (p. 184). Approfondissant la répartition du phénicien à Chypre, la section sur les influences présumées du dialecte de Byblos à Larnax-tes Lapethou et celle sur l'existence d'un dialecte phénicien propre à l'île sont intéressantes, puisque elles attirent l'attention sur deux théories méconnues et en font une mise au point raisonnée. L'étude des bilingues grec / phénicien, assez approfondie, se penche malheureusement exclusivement sur les questions des contacts linguistiques et des pratiques de bilinguisme et/ou de digraphie, sans approfondir les éléments historiques qu'on peut tirer de ce petit dossier. D'autres aspects du contact entre grec et phénicien, par exemple les transferts de vocabulaire ou les phénomènes de traduction ou d'équivalence dans l'onomastique sont aussi analysés. En conclusion, après une mise au point sur la situation linguistique et épigraphique de Kition, les célèbres dédicaces au Baal du Liban sont examinées en détail, mais sans que cela apporte beaucoup de nouveauté sur un sujet déjà largement débattu. Une conclusion générale suit (p. 235-249), ce qui

12. Th. Petit, « La langue éteochoyriote ou l' "amathousien". Essai d'interprétation grammaticale », *Archiv für Orientforschung* 44-45, 1997-1998, p. 244-271.

13. M. Egetmeyer, « The Recent Debate on Eteochoyriot People and Language », *Pasiphae* 3, 2009, p. 69-90.

permet à P.M. Steele de reprendre l'ensemble de ses thèses et de les résumer en mettant en évidence les principaux éléments.

Le troisième chapitre de l'ouvrage, tout en étant en soi très riche et intéressant, s'intègre mal dans l'ensemble. Le phénicien, à différence du chypro-minoen et de l'éteo-chypriote, est une langue bien connue, qu'on peut lire et traduire (certes parfois avec des incertitudes et des lacunes), et dont l'origine (en termes chronologiques, géographiques et historiques) est relativement claire. Le chypro-minoen et l'éteo-chypriote, en revanche, demeurent incompréhensibles, d'origine inconnue et bien rattachés à un système d'écriture qui, quelle que soit son origine, est profondément enraciné dans la civilisation de l'île. D'un autre côté, si le chypro-minoen peut être considéré comme la langue (ou l'ensemble de langues) majoritaire sinon exclusif dans l'île pendant le deuxième millénaire, l'éteo-chypriote et le phénicien sont traités en qualité de langues minoritaires par rapport au grec, ce qui pose donc la question de

la pertinence du rapprochement de la première (le chypro-minoen) avec les deux autres (l'éteo-chypriote et le phénicien).

Malgré ces observations, l'ouvrage reste extrêmement intéressant pour les nombreuses mises au point qu'il propose, présentées pour la plupart avec beaucoup de pondération. Avec le volume collectif *Syllabic Writing on Cyprus and its Context*, ce livre propose un aperçu global assez varié et exhaustif de la plupart des questionnements qui animent les domaines de l'épigraphie et de la linguistique à Chypre, malgré les quelques lacunes mentionnées plus haut. La qualité formelle des volumes est par ailleurs très élevée, avec très peu de fautes. Les images sont peu nombreuses, ce que tout épigraphiste regrettera, surtout lorsque dans les articles il est question de paléographie. On ne peut qu'être reconnaissant envers P.M. Steele d'avoir contribué, avec ces deux ouvrages, au débat entre épigraphistes et linguistes sur Chypre dans l'Antiquité.

Anna CANNAVÒ

5. Marc AYMES, *A Provincial History of the Ottoman Empire: Cyprus and the Eastern Mediterranean in the Nineteenth Century*, Londres, Routledge, 2013, xviii+219 p. ISBN 978-0-415-82177-3

Tout historien de Chypre à l'époque moderne et contemporaine doit se confronter au provincialisme que l'on reproche souvent à son sujet : une petite île de la Méditerranée orientale dont le poids sur les affaires du monde semble de moins en moins déterminant. Afin de légitimer leur singulière prédilection, les « vingtiémistes », de loin les plus nombreux, peuvent faire valoir les ramifications régionales – plus rarement internationales – du conflit « interethnique » qui, depuis le crépuscule de l'ère coloniale britannique (années 1950), oppose les Chypriotes grecs aux Chypriotes turcs. Manifestement impénétrable aux enseignements de la microhistoire, cette étrange disposition – qui consiste à inférer l'intérêt d'une étude à partir des limites physiques de l'espace sur lequel elle s'exerce – a eu plusieurs conséquences malencontreuses. L'une d'entre elles, non des moindres, a été une négligence presque totale du passé ottoman de l'île, sauf

lorsque celui-ci a pu servir de prologue quelque peu caricatural au drame nationaliste qui semblait de tout temps guetter Chypre, « otage de l'histoire »¹.

A Provincial History of the Ottoman Empire: Cyprus and the Eastern Mediterranean in the Nineteenth Century n'est pourtant pas une simple addition dans une série grandissante de travaux qui ont commencé à cartographier le passé de l'île au temps des Ottomans². A

1. C. Hitchens, *Hostage to History: Cyprus from the Ottomans to Kissinger*, Londres, 1997.

2. M. Hadjianastassis, « Crossing the line in the sand: regional officials, monopolisation of state power and "rebellion": The case of Mehmed Ağa Boyacıoğlu in Cyprus, 1685–1690 », *Turkish Historical Review* 2(2), 2011, p. 155-176; A. Hadjikyriacou, *Society and Economy on an Ottoman Island: Cyprus in the Eighteenth Century*, thèse de doctorat, School of Oriental and African Studies, Londres, 2011; M.N.